

me and because he recognized that the spiritual part of my life was important to me. It was like his way of saying, 'Stay safe.' It's so sad. And it's important to me because it keeps me close to my dad. Plus I guess it is a statement of me, my identity statement, because spirituality is so important to me.

The interesting, and staggering, fact about this story is it was not a relationship resplendent with a lifetime of love and gifts. As explained in the text, "For Carol, this singular gesture of affection in a lifetime of anger, violence, and fear meant so much. Through it, her father seemed to say that he loved her, 'without actually having to say it.'"

The first person accounts are what draw the reader in. The emotions that are unfurled, the stories of lands and times far away, and the eloquence of the women who have held onto a piece of history are fascinating. It is hard to not read the whole book in one sitting.

*Treasures* will have you clearing out closets, diving under beds and throwing open cupboards, unleashing a whole you you'd likely forgotten about. The seashell that you picked along the Cape Cod shore with your best friend that still instantly evokes the smell of summer—sunshine, cocoa tanning oil, and hot dogs; the movie ticket stub from the night he proposed and the rolling pin that your mother gave you. Even though you don't bake, the mere glimpse of it leaves you awash with feelings of love and devotion.

This is a book every woman should have, every woman should read, and should have every woman displaying anything that ever mattered to her. I'm sensing a revolution here.

*Stephanie Dickison is an urban researcher and pop culture critic. She has published over 400 non-fiction pieces, including articles, interviews, reviews, essays, columns, profiles, and features in such publications as The Writer,*

*The Dalhousie Review, Surface and Symbol Arts, New England Theatre Review, and Washington Asia Press.*

## **THE BELLES OF NEW ENGLAND: THE WOMEN OF THE TEXTILE MILLS AND THE FAMILIES WHOSE WEALTH THEY WOVE**

William Moran  
New York: Thomas Dunne Books,  
St Martin's Press, 2002

### **REVIEWED BY JEANNE MARANDA**

L'histoire des ouvrières du textile en Nouvelle Angleterre dans le milieu de 19<sup>e</sup> siècle, a fait l'objet de nombreuses publications, surtout de femmes qui en furent témoins, comme Edith Abbot<sup>1</sup> et d'autres plus récemment comme Elizabeth G. Flynn<sup>2</sup> et Sarah Evans.<sup>3</sup> William Moran, journaliste et réalisateur à CBS pendant 25 ans, maintenant résidant aux USA, a pour sa part choisi de relater l'histoire de ces «Belles» en mettant l'accent sur le rapport de force entre elles et les «Brahmins» bostoniens qui les ont exploitées pendant presque un siècle. Son livre nous convainc que la Nouvelle-Angleterre doit sa prospérité et sa renommée comme centre mondial de l'industrie du textile au début du siècle, au travail et aux sacrifices des ouvrières de ses filatures.

François Cabot Lowell a installé les premiers de ces filatures dans une usine sur les berges de la rivière Merrimack au Massachusetts en 1814. Doté d'une conscience sociale, et dégoûté de ce qu'il avait vu en Angleterre dans les usines de textiles, ce marchand de Boston a rêvé d'un style de vie pour ses employées et pour la ville où il s'implanterait. Il recruta ses premières ouvrières dans la campagne avoisinante et déploya

de grands efforts pour leur assurer confort et bien-être pendant leur séjour à l'usine. Il a bâti église, écoles, pensions, parcs, et les parents, rassurés sur le sort de leurs filles, ont accepté de les laisser quitter leur village. Celles-ci, à l'idée de gagner quelques dollars qui leur assuraient une certaine autonomie, étaient enchantées. Le travail était dur mais l'atmosphère était chaleureuse, elles avaient organisé des clubs de lecture, des cours, elles se faisaient des amies.

Despite the toil we all agree  
Out of the mill or in,  
Dependant on others we ne'er  
will be  
As long as we're able to spin.<sup>4</sup>

Malheureusement ces conditions ne durèrent qu'un temps. Une autre génération de patrons a bouleversé le climat et les ouvrières en ont subi les contrecoups: la tuberculose et les infections pulmonaires dues à la poussière de coton en suspension dans l'air, la fatigue des longues stations debout ont eu raison de leur belle jeunesse en santé. De nombreux témoignages ont étayé leur triste condition de vie en usine, dans des locaux mal ventilés, dans un environnement bruyant, debout de 14 à 16 heures par jour pour des salaires dérisoires. Celles qui ont tenu le plus longtemps sont devenues sourdes et d'autres ont perdu la vue suite au travail minutieux sous la lumière blafarde des lampes à l'huile de baleine durant les longues journées d'hiver. Une ouvrière qui a signé « Phenev » a laissé ces lignes :

And amidst the clashing noise  
and din  
Of the ever beating loom  
Stood a fair young girl with  
throbbing brow  
Working her way to the tomb.<sup>5</sup>

Avec le temps, le commerce du textile allant en augmentant, les magnats bâtirent des filatures plus grandes qui exigeaient davantage de main d'œuvre. Les Américaines, usées et aigries par leurs conditions de tra-

vail, ont cédé leur place aux Irlandaises qui avaient survécu à la « grande famine » et qui ont accepté l'invitation des agents recruteurs. On embaucha femmes, hommes et enfants et on les entassa dans des logements qui n'avaient pas été conçus pour un si grand nombre. La dégradation des quartiers s'ensuivit, la pauvreté s'installa avec son cortège de dépravations. Des statistiques ont relevé que 70% des décès chez les ouvrières du textile étaient dus aux maladies pulmonaires contre 4% chez les agriculteurs à la même époque. Des médecins, des travailleurs sociaux et des journalistes alertèrent les gouverneurs des États impliqués sans résultat. Les « Brahmins » étaient trop puissants, et le scandale qui entachaient leur fortune ne les troublait pas. Trop de femmes et d'hommes avaient besoin de leur maigre salaire pour subsister et n'avaient pas la force de se rebeller.

Au milieu du dix-neuvième siècle une nouvelle vague d'émigrants recrutés chez les Canadiens-Français au nord de la frontière américaine a grossi les rangs de ces exploitées. On leur a fait miroiter les gains faciles dans les « factories » et ces paysans qui n'arrivaient plus à nourrir leurs nombreuses familles étaient prêts à travailler à n'importe quel prix. Le temps de faire un peu d'argent pour payer leurs dettes ou pour aider leurs vieux parents. Par la suite, plusieurs se sont établis en Nouvelle Angleterre et on y trouve encore des marques de leur passage.

L'état déplorable des conditions de travail dans les usines de textile de la Nouvelle Angleterre a suscité l'intérêt de personnes conscientes des injustices. L'une d'elles, Sarah Bagley, une ouvrière et activiste, a mobilisé l'opinion publique et a réussi à sensibiliser les ouvrières à leur piètre condition et les a incitées à se rebeller. Ce ne fut pas facile. Les femmes étaient réticentes face à une grève car elles avaient connu quelques échecs lors de démarches précédentes : en 1824, à Pawtucket, Rhode Island, en 1828, aux usines Cocheco à Dover,

en 1836, à Lowell au Massachussetts quand 1500 femmes ont débrayé.

Mais un événement inattendu a changé le cours de choses : « la grande grève » de Lawrence en janvier 1911. Cette fois ce sont 5000 Polonaises qui, devant une enveloppe de paie encore une fois diminuée, ont quitté leur métier et leur navette. Leur grève durera deux mois, dans des conditions terribles. C'est l'hiver, elles braveront des tempêtes de neige pour assister aux réunions syndicales, elles établiront des lignes de piquetage et exhorteront les ouvrières des autres usines à les suivre en chantant l'Internationale. Au grand dam de leurs maris, des briseurs de grève et de la presse hostile à cette manifestation, jusqu'aux curés de leur paroisse!

Joseph Etter, un organisateur de la IWW (International Workers of the World) et Elizabeth Gurley Flynn, tous deux avec l'expérience des groupes de travail européens, sont venus les guider et les soutenir. Ils ont compris l'importance d'un front uni : « Do not let them divide you by sex, color, creed or nationality. For as you stand to-day, you are invincible. »<sup>6</sup> Il fallait se rallier ces femmes qui représentaient une douzaine de nationalités venues d'Europe, dont plusieurs ne parlaient ni français, ni anglais. La bataille fut féroce et le maire de Lawrence a dû recourir à l'armée pour calmer les esprits échauffés. Il y eut deux morts pour lesquels Etter et Flynn furent accusés de complicité et emprisonnés pendant toute la durée de la grève. On a même envoyé les enfants à New York pour y être à l'abri, leurs parents étant trop impliqués dans la grève pour pourvoir à leurs besoins. Lawrence avait l'allure d'une ville assiégée.<sup>7</sup>

James Oppenheimer, un jeune poète local, impressionné par le courage des grévistes, a écrit un poème inspiré d'un vieux slogan des grévistes italiens « du pain et des roses »<sup>8</sup> Les femmes disaient ainsi à l'Amérique qu'il n'était pas seulement question de leur salaire, mais d'une justice sociale.

Enfin le 13 mars 1911, les

travailleuses obtiennent gain de cause sur tous les points litigieux. Sauf la libération de leurs organisateurs qui fut négociée plus tard. Cette part de l'histoire du travail des femmes est bel et bien redevable aux Américaines qui firent les premiers pas dans la longue marche vers la réforme des lois du travail.

Plus près de nous, dans le même esprit de contestation, les slogans « Solidarité » et « Du pain et des roses » ont été repris par les Québécoises lors de la Marche mondiale des femmes en 2000 contre la pauvreté et la violence.

Ce livre n'a pas été traduit en français et c'est bien dommage. Car il appartient à la longue histoire de la lutte des femmes pour la justice et l'équité dans le monde du travail. De plus il lève le voile sur un aspect qui n'est pas à l'honneur des grandes fortunes américaines. A l'heure où les modèles se font rares, il est opportun de se mettre en mémoire le courage et la ténacité de ces femmes au cœur bien trempé qui nous ont ouvert la voie.

Une importante bibliographie et un index fouillé en font un livre utile et essentiel à toute recherche sur le sujet.

*Jeanne Maranda is the French language editor for Canadian Woman Studies/les cahiers de la femme.*

<sup>1</sup>Abbot, Edith. *Women in Industry*. New York and London: D. Appleton and Company, 1910.

<sup>2</sup>Flynn, Elizabeth Gurley. *The Rebel Girl: an Autobiography*. New York: International Publishers, 1973.

<sup>3</sup>Evans, Sara M. *Born for Liberty: A History of Women in America*. New York: Free Press, 1989.

<sup>4</sup>Moran, William. *The Belles of New England*. New York: Thomas Dunne Books, St Martin's Press, 2002. 23.

<sup>5</sup>*Ibid.* 22

<sup>6</sup>*Ibid.* 203.

<sup>7</sup>*Ibid.* 198

<sup>8</sup>*Ibid.* 193